

Paysage de claire de lune. Luminosité innacoutumée, même sous un ciel tropical. La plus large et la plus lumineuse lune depuis 185 ans depuis qu'elle a décidé de venir nous examiner 55.000 kilomètres plus près que de coutume. Son droit est notre joie. Vous en jouissez autant que nous puisque nous sommes dans le même hémisphère. Mais plus proches de l'équateur, les dimensions de notre satellite sont encore plus impressionnantes. L'étang scintille de mille paillettes, et les nombreux bruits de la nuit semblent accompagner leurs chatolements. Hier, je suis sorti subrepticement vers 22 heures, et longeant l'étang, suis allé vers la rivière. Quelle merveille ! Il ne m'avait jamais été donné de sortir de nuit pour me ballader. Je suis en général à cette heure bien trop fatigué ! Et je me suis mis à chanter des rengaines de mon enfance. A pleine voix. Fausse comme chacun le sait. Mais seul, j'étais seul, ce qui ne m'arrive jamais ! « O lune jolie lune, o lune, lune d'argent, toi qui luit, si doucement... » Ce n'était pas Tino Rossi qui chantait (ou serait-ce Luis Mariano ?) mais bien mon père dont c'était une des chansons favorites. Sans doute ai-je dérangé quelques varans, fait coasser quelques aigrettes garzettes sur leurs perchoirs de l'île, provoqué les cancanements des oies si bonnes gardiennes, et interrompu le festin de papayes des 'roussettes-renards volants' dont les ombres argentées me survolaient majestueusement...

Les pluies se sont enfin arrêtées ce 20 octobre. Plus de quatre mois presque sans interruption, ça suffit ! Pour nous, il ne nous reste plus que les réparations. Et ça va prendre pas mal de temps. Mais pour des dizaines de milliers de sinistrés, l'eau est toujours là. Ainsi que les camps de réfugiés. Quand retrouveront-ils une vie normale ? Papou et Sukeshi avec les groupes de ABC se sont vraiment battus pour essayer de sauver leurs écoles. Ce qui ne les empêche pas d'être dès ce 10 octobre, dans un nouveau District pour en démarrer une nouvelle. Et comme ABC choisit toujours les endroits les plus délaissés, les voici à nouveau dans une zone inondée ! C'est ainsi que les grandes Organisations de développement ont toujours le choix entre trois options : demeurer en ville. S'installer en campagne mais pas trop loin d'une route ou d'une gare. Ou choisir les lieux les plus inaccessibles complètement négligés par le gouvernement. 90 % choisissent de rester dans les métropoles. 10 % dans des zones rurales. Je n'en connais que fort peu qui aient choisi la troisième solution. Avec SHIS et ABC. Ou encore le CIPODA. Mais les risques courus sont énormes. Car les volontaires sont réticents, les gens qualifiés presque impossible à recruter, les coûts multipliés, les transports difficiles, les calamités naturelles fréquentes et les résultats frustrants, pour les ONG comme pour les donateurs. Pour être juste, un certain nombre d'Associations ont des branches rurales, mais souvent temporaires. Il nous faut donc assumer nos choix, mais nous sommes parfois transpercés par le doute, tant les résultats se font attendre ou tout simplement s'effondrent, telle la maison d'une famille sous la force des eaux. Et tout est à recommencer.

Nous nous remettons doucement de la déception que nous a causée le renvoi de l'inauguration de la Maison de Prière. La prochaine date qui semble le mieux convenir serait le **premier janvier, Journée mondiale de la Paix.** Paix, Harmonie, Miséricorde (nom de la Maison de Prière) et Ahimsa (non-violence), se donneront ainsi la main ce jour-là. Espérons que l'amour et la joie seront aussi du rendez-vous dans le cœur de tous et de toutes. Mais pour moi, la 'vraie' inauguration, même manquée, restera toujours le deux octobre, anniversaire de Gandhi !

Une immense joie fut pour nous tous les retrouvailles de Shanti-La-Paix avec sa famille. Nous l'avions trouvée sur la route l'an dernier en février (fait signalé dans la Chronique 64) Elle venait

d'accoucher d'un petit garçon, là, comm ça, sur le pavé. Elle ne parlait que le hindi et ne se souvenait plus de sa famille. ABC s'est occupé du bébé, et ICOD de la maman assez atteinte mentalement. Elle s'était mariée au Bihar, tout proche de la frontière du Népal dont elle était ressortissante. Petit à petit, elle a retrouvé la mémoire, mais jamais assez pour donner une adresse précise. Depuis quelques mois, nous avons pu lui rendre l'enfant. Bishal-le-Fort est devenu un adorable bambin de 18 mois, retardé, certes, sans être cependant un malade mental. J'aimais beaucoup le voir se jeter dans mes bras et, chose curieuse, sans déclencher la jalousie du petit Rana, toujours assez possessif. Comme il était devenu le benjamin de tous, Rana, du haut de ses deux ans et demi, le protégeait. Et voici qu'un jour notre Shanti donne un renseignement qui nous semble plus précis. Vite, nous envoyons Marcus et le trésorier vers la frontière népalaise, avec des documents de la police. Les renseignements étaient inexacts mais, avec l'aide suprenante des policiers biharis (plutôt réputés pour leur corruption) et l'un des beaux-frères de Gopa vivant à Patna, la capitale, où elle s'était mariée) nos deux détectives sont arrivés en cinq jours à dénicher la famille du mari. Qui a tout d'abord refusé de reprendre la belle-fille. Mais qui s'est ravisé en apprenant qu'elle avait un petit garçon en pleine santé. Trois jours plus tard, deux oncles débarquaient à ICOD pour l'embarquer. Et on leur assura un départ triomphant, car ce n'est pas tous les jours qu'on peut à la fois retrouver une famille perdue, voir s'en aller une malade guérie, et rendre à son père un enfant qu'il n'avait jamais vu et qu'il a reconnu.

'Shanti-la-Paix' partie, voici que nous arrive 'Shanto-le-Pacifique'. Trois ans huit mois. Infirmes moteur cérébral. Ne peut pas marcher. Il rit aux éclats lorsque Gopa nous l'amène. Elle l'avait découvert à 50 kilomètres de là par une de ses tantes. La mère de l'enfant le voyait mourir. Seule, elle travaillait toute la journée. Et depuis sa tendre enfance, ficelé sur une chaise (car il faisait ainsi plus facilement seul ses besoins) elle le nourrissait le matin avant de partir et le soir en arrivant. Bien que la mère ne le veuille plus, elle l'aimait indubitablement, car elle l'a souvent amené chez un médecin. Mais inutile de dire qu'aucun progrès locomoteur n'ait pu se faire. Jusqu'à quel point il est vraiment retardé physiquement et psychologiquement, seul l'avenir le dira, car la mère ignorait même que son gosse était infirme. Avant de le prendre, Gopa a payé une voisine pour le nourrir un mois. Il n'a plus du tout l'air d'un mourant et est à tous points de vue adorable. Tous les papiers de police dûment remplis, il devient ainsi le plus jeune membre de la famille d'ICOD après Rana...qui est déjà plus grand que lui. Mais il font bon ménage et tout va bien.

Sur ces entrefaites arrivèrent les grandes Poujas, donc les grandes vacances annuelles: 4 jours pour tout le personnel (on est bien loin des performances européennes !) **et dix jours pour nos pensionnaires.** Fait à noter, nos responsables réussirent à caser tous les jeunes et presque toute les malades dans des familles, soit parentes, soit amies. Gopa et Kajol réussirent là un beau tour de force. **Kajol**, 50 ans, co-fondatrice avec Sukeshi de la section des malades mentales il y a 8 ans, n'est pas souvent mentionnée dans cette chronique simplement parce qu'elle se contente de faire tourner son centre sans intervenir dans aucune autre activité. Energique de nature mais passive de tempérament, elle fait ce qu'elle a à faire et rien de plus, bien qu'elle soit membre du comite directeur de ICOD. Cela laisse tout le reste du travail à Gopa ce qui n'es pas sans agacer cette dernière, surmenée à la fois par sa lourde responsabilité de secrétaire générale, ses deux enfants adoptifs Rajou et Rana, ses deux grandes filles de 17 et 18 ans vivant à trente kilomètres de là, son mari à entretenir, son frère malade mental dont elle héritera à la mort de sa mère déjà fort âgée, enfin sa santé plus que défaillante avec sa polyarthrose déformante. Mais elle est l'archétype de la

femme indienne qui tient sa famille et tout le reste à bout de bras sans qu'on ne sache comment. D'où le respect –voire la vénération- qui l'entoure. Et ce n'est pour moi que justice de lui rendre si souvent justice et de l'aider dans sa tâche si ingrate. Même si cela pose parfois question à ceux qui ne comprennent pas vraiment ma position. Je l'avais déjà fait pour Sabitri-Lucy de Pilkhana il y a trente ans, pour Sukhesi pendant plus de 20 ans, pour Shondha pendant quinze ans et pour pas mal de jeunes gens (Kamruddin, Wohab, Papou, que vous connaissez, voire Badel, Jhontu, Topon qui eux, après un magnifique départ, ont mal tournés ! Etc.) Les hommes, eux, peuvent s'en sortir ensuite seuls. Mais dans notre société hyper-patriarcale rurale, où tant d'épouses sont seules pour assumer la vie de leur famille, aucune femme ne peut être vraiment responsable sans être épaulée par une organisation, même – et surtout- si elle en est la fondatrice, car, sans appui, elles seront éternellement suspectées. D'où parfois mon rôle suppléant de tuteur de famille qui me fait apparaître comme le père des plus âgées ou le grand-père des plus jeunes! Tout cela est aussi un peu ma contribution au relèvement de la condition féminine, dont je tenterai d'expliquer plus bas les tenants et aboutissants de leur situation.

Gardien de ICOD pendant ces congés, ce furent des jours assez calmes, car seulement 12 pensionnaires et une responsable étaient présents. Ce qui me permit de mettre à jour pas mal de travail en retard, tout en continuant à assumer à temps et à contre-temps et non sans ronchonner parfois (j'ai mes limites !), des hospitalisations et des urgences.

Plusieurs autres présences à assurer également : **une NGO musulmane m'a invité à inaugurer le don d'une ambulance dans un village voisin**. Le Député de Howrah au Parlement de Delhi était présent. Assis à ses côtés, il m'a fait quelques promesses dont je doute des résultats. A ma grande joie, on m'a demandé de lâcher du haut de l'estrade une **colombe blanche** en signe de paix. Merveille ! Après l'avoir embrassée, elle est restée assise sur ma main tendue pendant quelques minutes. J'ai pu ainsi lui parler à haute voix (micro ouvert) et lui dire les espoirs de paix que nous mettions en elle. Puis, d'un léger signal des doigts, elle s'est envolée au milieu des applaudissements pour aller se percher avec grâce sur un bambou d'où elle nous a observé pendant toute la cérémonie. Détail peut-être, mais pour nous ici, les symboles parlent haut et fort. J'étais probablement le seul vraiment ému en pensant à la colombe triple symbole du CIPODA, de celle dominant notre Maison de Prière, et bien sûr de l'Esprit Saint. Mais il semble qu'après notre départ, certains échangeaient avec étonnement sur la signification d'un vieil homme à barbe et aux longs cheveux blancs parlant à une blanche colombe ! Un frère juif présent y aurait sans doute vu Noé.

Il a fallu également **couper le ruban pour ouvrir un nouvelle bibliothèque**, au fin fond d'un village musulman. Le responsable s'est empressé de me montrer – et avec quelle fierté - une belle Bible reliée tout en m'offrant le plus beau 'pundjabi' (chemise à col Mao) brodé jamais reçu. Et pourtant, Dieu sait si je pourrais ouvrir un magasin de luxe avec ces magnifiques vêtements que je ne porte que pour les grandes circonstances, en signe de respect pour les cultures et pour montrer ma profonde et réelle reconnaissance. Peu soupçonne cependant combien cela me coûte de m'exhiber dans ces tenues, parfois de soie, de maharajah. Mais la charité passe avant la pauvreté dans certaines circonstances !

Deux grandes Poujas à inaugurer : l'une à 15 kilomètres d'ici, l'autre à trois. Cette dernière, à la jonction du Gange et de la Damodar, est un superbe endroit où une forêt permet à des dizaines

de milliers de citoyens de venir pique niquer l'hiver. Seva Sangh Samiti y avait installé une pompe tubée en 1988 ce qui permit l'ouverture d'échoppes, puis d'habitations, enfin d'un parc d'attractions avec cerfs axis et paons. **On m'a demandé de distribuer 350 saris aux femmes les plus déshéritées, intouchables, musulmanes ou aborigènes.** Ce qui ne va jamais sans pas mal de discussions car les couleurs et l'aspect du sari semble aussi important, même pour les vieilles les plus décrépées, que la nourriture et il nous fallait les changer! Deux ont superbement refusé le leur, car il n'en restait plus d'autres à disposition. Durant les inondations, j'ai toujours assisté aux mêmes scénarios. On peut s'en scandaliser, mais la dignité des femmes, même les plus pauvres est telle qu'elles ne porteront jamais n'importe quelle couleur, quitte à continuer à porter d'inqualifiables loques.

« **Il ya eu assassinat à ICOD** », « **Il y a eu un meurtre à la Mission** » Ces deux nouvelles se sont disséminées comme feu de brousse après la nuit de la plus grande fête de l'année, lorsque les grandes statues de Dourga sont emmenées en procession et jetées solennellement dans le fleuve ou les rivières. Tout le Bengale est dehors, et les villageois veillent jusque tard dans la nuit. Le paysage, déjà bucolique à souhait, se transforme en conte de fée, zèbré de chenilles lumineuses serpentant les chemins creux ou les sentes qui ondulent parmi les rizières par des milliers de lampes-tempêtes ou de lampes de poche. Effectivement, une jeune mariée de 20 ans a été étranglée vers deux heures du matin sur le chemin surélevé à moins de cent mètres de ICOD, en pleine forêt. Son jeune mari était avec elle. Il se peut que ce soit lui le coupable, car il n'y avait pas de témoins. La police est venue nous demander si nous avons entendu quelque chose, mais rien. La fausse rumeur a duré presque un jour car beaucoup sont venus aux nouvelles, plutôt angoissés.

Le même soir, branlebas de combat car **une de nos malades mentales a disparue.** Après de longues recherches, on l'a retrouvé recoquevillée devant des barbelés qu'elle n'a pu franchir, murmurant le seul mot qu'on lui ait entendu prononcer : « Khana » C'était la jeune femme tamoule trouvée à Pilkhana il y a quelques mois et qui n'a toujours pas retrouvé la mémoire. L'alarme a été chaude car la jeune responsable en ces temps de vacances était une suppléante...

Alerte au vol trois jours après : pendant la nuit, trois vauriens ont essayé de dévaliser 'échoppe situé en face de notre portail, seul magasin sur deux kilomètres. Le vieux magasinier a été tabassé, mais il a hurlé si fort ainsi que sa femme et sa jeune belle-fille que nos trois malfrats se sont enfuis sans demander leur reste en voyant que le gardien de ICOD avait allumé sa grande torche.. La police est sur leurs traces ce matin. Et me voilà avec un blessé de plus à soigner. Pas trop grave d'ailleurs. Mais le pauvre a eu chaud.

Le même jour, nous assistons à une échauffourée maison. Pour offrir les vœux de Pouja à Sita, la fille qu'elle a mariée en juin, Gopa me demande de l'accompagner car elle ne connaît pas le chemin de la belle-famille, très difficile d'accès. Nous tombons en plein dans une bagarre homérique, les beaux-parents, déformés par la colère, brandissaient des gourdins pour essayer de dissuader une maisonnée voisine de cesser d'injurier leur fils et sa nouvelle épousée. Des injures d'une obscénité à peine croyable. Gopa n'avait jamais entendu cela. A Pilkhana par contre pour moi, un peu comme à Jhikhira, c'était presque le pain quotidien. Et encore, j'ai toujours la chance à cause de ma surdité de ne pas pouvoir tout comprendre ! Les intouchables sont imbattables à ce niveau d'invectives et de grossièretés. Nous avons réussi à les calmer tout en apprenant les causes de cette joute oratoire peu raffinée qui peut toujours à tout moment tourner à la bataille rangée, les

voisins choisissant toujours un des camps. Nous avons ainsi appris que la simple jalousie était à l'origine de tout.

Une des jeunes voisines, mariée avec un quadragenaire alcoolique, ressentait la présence de cette jeune orpheline qu'elle avait connue dans la misère absolue et qui maintenant se pavanait dans de beaux saris, était devenue la coqueluche des ses beaux-parents et du hameau et affichait insolemment ses si hautes relations (?) Du coup son ivrogne de mari avait trouvé un dérivatif et depuis le jour du mariage n'avait jamais arrêté ses invectives contre cette fille dévergondée qui n'avait pu se marier que parce que ses (faux) parents de ICOD ignorait son passé. Et depuis quelques jours, le ton avait monté car il savait de source sûre que ICOD se plaignait de la voracité de la famille qui réclamait toujours plus de dot. Un mensonge si évident que le beau-père ne pouvait plus retenir sa rage et sa honte, car l'accusateur a profité pour hurler cette calomnie sur notre passage. Fallait voir la tête de Gopa. On a mangé dans ce climat et finalement, il a fallu que j'aie moi-même discuter avec la famille opposante en leur disant tout simplement que s'ils continuaient, nous nous verrions forcé de signaler l'affaire à la police qui ne badine pas avec les menaces contre les nouvelles mariées. Bien que l'altercation ait reprise en soirée, le jeune 'beau-fils' est venu nous dire le lendemain qu'il n'y avait plus rien à craindre, le buveur intempérant ayant quitté le coin en proférant les pires menaces. Toute ma tristesse et sympathie va pour sa jeune femme qui m'a vraiment fait pitié quand elle me disait sa souffrance, les repas qu'elle n'arrivait pas à trouver pour ses enfants, et les injures qui lui étaient aussi adressées de la part de son mari comme de la famille voisine. Tout en parlant, elle caressait en pleurant sa vieille belle-mère quasi-aveugle. Mais que faire pour désamorcer ces éternelles disputes de voisinage sans y vivre soi-même ?

Certains correspondants ont à nouveau été horrifiés par les description des souffrances des femmes dans ma dernière chronique « Quelle horreur ! Que de violences ! C'est difficile à croire dans un pays comme l'Inde ! » D'autres se demandent pourquoi les femmes dans la plupart des pays du monde, acceptent sans mot dire leur condition d'infériorité, alors qu'elles constituent partout la moitié de la population. Je ne prétends évidemment pas avoir la réponse qui est d'une grande complexité. Mais on pourrait aborder quelques éléments qui aideraient à trouver une réponse. Cependant, pour cela, il faut que chacun/e ait le courage d'ouvrir les yeux et de dire : « Dans mon propre pays aussi, les femmes souffrent d'inégalité » même, et parfois encore plus, si les médias leur font croire comme en Occident, qu'elles ont atteints l'égalité. Hors, mes amis travaillant dans le secteur social en quelques pays d'Europe m'affirment que la situation d'une très forte majorité reste très pénible, voire scandaleuse.

J'ai devant moi quelques statistiques douloureuses concernant les femmes indiennes : 40 % auraient été un jour ou l'autre maltraitées, 32 % sévèrement battues, 12 % se plaignent d'en être presque mortes, 3 % d'avoir essayé de se suicider et 5 % d'être victimes de torture mentales diverses. 54 % des raisons de cette situation serait causée par les demandes de dot, même longtemps après le mariage. Même si l'enquête approfondie affirme que 75 % des maris s'excusent le lendemain de leur attitude, **la violence domestique**, on le voit reste grande. On ne peut certes pas comparer avec l'Europe, mais on peut rappeler qu'en Inde, le divorce est pratiquement inconnu et qu'en Occident, une femme qui souffre n'hésite pas à quitter le foyer. En Asie donc, la souffrance continue alors qu'en Europe, elle disparaît. Mais on sait qu'elle reparaît dans de nombreux cas, causant de nouvelles séparations. Donc de nouvelles souffrances. Toute

comparaison reste donc impossible. Seule reste la possibilité de juger, et c'est - et de loin - , la plus mauvaise solution des deux côtés. **La justice nous demande, à nous et à vous, d'essayer de comprendre, au mieux de compatir. Rien de plus.**

Ce que par contre je peux écrire, c'est **la force intérieure extraordinaire de la femme indienne « qui porte son pays sur ses épaules » comme le disait encore Gandhi.** Sa grandeur et sa magnanimité est d'avoir durant des millénaires, laissé son homme marcher devant (et combien fièrement !) et de tout mettre en œuvre pour que la vie de ses enfants ne dépendent pas de l'incapacité ou de l'infidélité de leur père. Le respect de la femme est fondamentale dans la culture indienne et leur adoration sous forme de déesse (les Dourga, Lakshmi, Sita et autres Saraswati qui prennent le pas sur tous les autres dieux du Panthéon, sans oublier Marie pour les chrétiens qui souvent prend la place du Christ en compagnie des saintes Rita ou autres femmes mythiques, et Fatima et Myriam en Islam) De nombreuses fêtes hindoues mettent les mères ou épouses sur un piédestal...à certaines conditions toutefois. Toucher à une femme, attenter à son honneur même en paroles n'est jamais officiellement acceptable et peut même se payer de mort. Ceci est la façade qui permet cela. Cela, c'est dans la vie de tous les jours la certitude que la femme est inférieure, que le mari est « Seigneur » avec tous les droits sur elles. Le 'machismo' ne vient pas seulement d'Amérique du Sud. Mais ici, la faiblesse inhérente des hommes est en fonction directe de leur violence dans le foyer. L'insécurité des hommes sur la place publique exige qu'entre eux, ils n'apparaissent pas trop dépendants de leurs femmes. Et plus ils sentent qu'ils en dépendent, plus ils s'enfoncent dans une répression irraisonnée qui même si elle les culpabilise, leur prouve qu'ils sont...des hommes ! Partout et toujours sur la surface de la terre, ce sont les faibles qui dominent.(C'est bien comme pour les partis politiques. Ce sont les plus faibles qui font le plus de démagogie) Car ils savent bien par expérience que si les femmes entrent en compétition avec eux, ce sont elles qui gagneront. Alors, plus fort physiquement, ils utilisent leur force pour marquer leur territoire. Tout comme les grands fauves : ce sont les lionnes qui chassent et le lion qui mange le premier. Un lion seul est un lion mort. Les femelles se débrouilleront toujours. Comme ici les femmes sont mères avant tout, **l'acceptation de cette situation inférieure** leur permet d'élever jusqu'au bout leurs enfants, même quand le père est noyé dans l'alcool, vit une double vie,

quitte ou doit se suicider pour dettes. Seule, stoïque, reste la déesse, même courbatue, même battue, même écrasée. **Elle baisse la tête pour mieux pouvoir la relever au service de ses enfants** ou petits-enfants, de ses parents dont souvent elle assure la survie, voire d'une veuves proche ou autre frère handicapé.

Elles sont de plus **les dépositaires des valeurs religieuses et morales qu'elle se doivent de transmettre à leur descendance.** La chronique a souvent souligné qu'aucun vrai développement ne se fait sans les femmes. Elle sont les seules à pouvoir décider ce qui est bien ou mal avec un certain détachement à cause de leur extraordinaire manque d'égoïsme. Ce sont elles finalement qui sont gardiennes de la paix au foyer (souvent rien ne transparaît au dehors) et dans la communauté villageoise ou le quartier. Elles gardent et protègent l'amour-propre de leur mari. Elles équilibrent les budgets. Elles savent négocier chaque crise. Elles se sacrifient pour leurs enfants. Elles sont des lutteuses. Elles passeront par toutes les épreuves et survivront à tout. Mon admiration pour elles est sans bornes, car je les ai vu vivre et souffrir –et avec quelle dignité !- dans les courées de Pilkhana comme dans les hameaux des villages ou des îles. Même courage, même sourire, même luttés. Bien que trop souvent dans le silence.

Mais justement, pourquoi ce silence ? Le silence d'une femme reste sa seule défense. Et bien que ce soit la plus sûre raison d'une condamnation publique, elle le garde pour sauvegarder et son mari, et ses enfants, et les valeurs dont elle est détentrice. Car quand elle se met à parler et à lutter, comme du temps où Gandhi luttait avec elles et pour elles, comme lorsque Nehru et ses premiers successeurs ont essayé de le faire, les hommes se sont levés et les fondamentalistes se sont redressés. Et la femme a à nouveau perdu les droits qu'elle avait acquis. Les choses cependant ne peuvent en rester là et doivent changer. Et changent. J'espère qu'au fil de ces chroniques, beaucoup auront compris que ce sont des femmes qui ont souvent menés le bal. Et tambour battant. Quelque chose est en train de changer mais ne pourra réussir que si elles ne prennent pas le même chemin que celui de leurs sœurs occidentales. Car elles sont asiatiques et ont bien d'autres valeurs à véhiculer que les majorettes d'antan ou les féministes actuelles. **Donnons-leur le temps, comme ces admirables femmes de Nishta dont nous avons parlé, de relever la tête pour ne plus jamais devoir la baisser.** Mais non plus contre les hommes mais **avec eux. La lutte n'est pas entre les sexes mais contre les injustices.** Et vivent les Durga capables de terrasser le Mohishashura (le buffle démoniaque) des injustices sociales, morales, économiques et religieuses. Et vivent les Lakshmi (dont c'est la fête aujourd'hui) qui introduisent du neuf par la prospérité de la famille et l'éducation de tous comme c'est le rôle de cette déesse. Et vivent les Sita qui peuvent être épouses idéales à condition de savoir qu'un jour, pour leurs propres filles, il leur faudra changer les paroles et les gestes de leur rôle trop classique de femme résignée.

La femme indienne n'est pas à admirer pour sa tête baissée mais pour sa stoïcité dans la tempête. Notre rôle en tant que travailleur sociaux est de l'aider à relever la tête tout en gardant sa fermeté dans la dignité, et non pas en la perdant comme nombre de ses consœurs des grandes villes ou des classes supérieures. A l'intérieur du porche d'entrée de la **Maison de Prière de ICOD** se trouvent quatre peintures : quatre femmes en prières : visages presque identiques, mais vêtements et attitudes différentes selon qu'elles sont chrétiennes, musulmanes, hindouistes ou bouddhistes. Pourquoi des femmes ? Justement, dit une notice explicatrice, **pour montrer qu'aucune religion n'a instauré dans la pratique, l'égalité des sexes,** contrairement aux dits ou écrits de leurs fondateurs. Et surtout contrairement au vouloir du Créateur qui a formé l'être humain « homme et femme », et en plus « à Son image » Que ceux et celles qui connaissent l'histoire découvrent les raisons de cette trahison Que ceux et celles qui savent descendre au fin fond de leurs cœurs en dévoilent le fondement. Moi, mâle, pourquoi me sentais-je si supérieur malgré tout ? Moi femme, pourquoi ressentais-je malgré moi et si souvent, la supériorité du mâle. N'est-ce pas là le fruit véreux de douze mille ans de civilisation. Comme l'expliquait Jésus : « **Il n'en n'était pas ainsi au commencement** » Lorsque l'homme et la femme étaient un ! Justement, à la ressemblance de Dieu.

Pour être complet, **il faudrait essayer de découvrir pourquoi les asiatiques** (indiens, japonais et chinois au moins unis sur ce point) **ne veulent pas de filles** et font tout pour les empêcher sinon de vivre, du moins de naître. Sur ce sujet, le colonialisme occidental n'y est pour rien. Une fois n'est pas coutume. Mais je ne puis me lancer dans une nouvelle dissertation, une chronique n'étant pas le lieu adéquat pour différents essais sur les coutumes sociales. Mon rôle de témoin privilégié est de dire ce que nous vivons et ce que je vois (ou du moins ce que je crois voir) En écrire plus deviendrait sociologie, anthropologie ou... bavardage. Ce que probablement plus d'un me reproche déjà. En conséquence, restons-en sagement là. Je vous laisse avec vos belles feuilles d'automne, fraternellement, Gaston Dayanand

